

Le BULLETIN ne publie que les manuscrits acceptés par les SECTIONS et communiqués par les SECRETAIRES.

**AUX MEMBRES**

de l'Union Républicaine.

Lorsque nous avons commencé la publication du Bulletin de l'Union Républicaine de Langue Française, nous avons promis à nos abonnés douze numéros pour un dollar : nous leur en avons donné seize.

On nous a réclamé plus d'exactitude et plus de régularité dans sa publication; ne pouvant y arriver sans avoir une imprimerie à nous, nous avons fait appel à la générosité et au dévouement de nos amis; et, sauf \$78.31 que l'imprimerie devoit à la caisse du Bulletin, les fonds ont été faits immédiatement; l'imprimerie a été achetée et organisée : et dès le numéro 8 nous avons pu faire imprimer nous mêmes le bulletin.

Aujourd'hui de toutes parts on nous écrit de continuer sa publication et même de la rendre hebdomadaire. Nous ne demandons pas mieux; mais pour cela il faut qu'on nous en fournisse les moyens.

Ce sera bien facile si nos amis veulent continuer comme par le passé leur abonnement, en élever le prix à deux dollars au lieu d'un, et ne plus distribuer gratis un grand nombre de numéros à des personnes qui peuvent très bien payer mais qui ne le font pas, parce qu'on ne leur réclame rien.

Ces insouciantes lecteurs ignorent peut-être que personne n'est payé pour faire le bulletin et le propager; et que par cette seule raison chacun d'eux doit, s'il est républicain et consent à le recevoir, ne pas attendre qu'on lui réclame son abonnement, mais le payer de son plein gré et, par cette spontanéité, faire preuve envers lui de zèle et de bonne volonté.

Espérons, ceci dit, que chacun désormais fera mieux que par le passé.

Voici la liste de la quantité des bulletins qui ont été envoyés, dans chaque ville, l'argent qu'ils ont produit, et ce qu'ils ont coûtés.

Bulletin de l'Union Républicaine.

Villes.	nombre de Numéros.	Recettes. \$ Cts.	Dépenses. \$ Cts.
Boston	40	32	
Chicago	30	12	1er numéro 35 00
Cincinnati	6	rien	2me..... 30 00
Donadsonville	1	1	3me..... 30 00
Icarie	3	3	4me..... 30 00
Keokuk	15	9	5me..... 30 00
Leavenworth	6	4	6me..... 38 00
Little Rock	1	1	7me..... 30 00
New York	300	640	8me..... 25 00
Newark	30	66	9me..... 21 50
Ozaukee	1	1	10me..... 21 50
Paducah	15	rien	11me..... 22 50
Palerson	30	10	12me..... 22 50
St. Louis	250	79	13me..... 22 50
San Diego	5	5	14me..... 22 50
San Francisco	30	6	15me..... 22 50
Savannah	1	rien	16me..... 22 50
Sobastopol	6	rien	Imprimerie 373 34
Somerville	1	1	Frais divers 37 69

Topeka	8	2	.....	" "
West Bend	2	rien	.....	" "
<b>Total.</b>	<b>781</b>	<b>872</b>	<b>72</b>	<b>837 03</b>

Recette	.....	\$ 872 72
Dépense	.....	\$ 837 03
<b>Balance en caisse.</b>		<b>\$ 35 69</b>

Imprimerie socialiste.

Dépenses	\$ Cts.	Recettes	\$ Cts.
Pour chassis à M. Hubert.	12 00	Banquet de New York.	204 38
Pour matériel à M. Vanderburg	30 00	Banquet de Newark.	40 00
P. ml. à Bruce	150 00	Règlent. de Boston.	1 25
" à Vanderburg	27 21	Banquet par Latour	1 00
" à Bruce	111 69	No. 8	5 50
" à Tuffert	18 60	No. 9	5 50
" à Tuffert	1 40	No. 10	5 50
" à Bruce	16 34	No. 11	5 50
" à Tuffert	6 10	No. 12	5 50
		No. 13	5 50
		No. 14	5 50
		No. 15	5 50
		No. 16	5 50
<b>Total</b>	<b>373 34</b>	<b>Total</b>	<b>295 13</b>

Dépense totale	.....	\$ 373 34
Recette	.....	\$ 295 13
<b>Balance due au Bulletin</b>		<b>\$ 78 21</b>

RÉSUMÉ

Balance en caisse	.....	\$ 35 69
Balance due par l'imprimerie	.....	\$ 78 21
<b>Total à l'Acvoir du Bulletin.</b>		<b>\$ 113 90</b>

Par les deux dollars que nous demandons à nos abonnés, nous leur promettons un abonnement de six mois, c'est-à-dire 26 numéros; nous espérons leur en donner 52 pour le même prix si le nombre de nos lecteurs payants s'élève à 750 seulement; mais nous ne nous engageons qu'à 26. Les 26 supplémentaires ne leur seront servis gratis que si l'on nous aide par souscription; ce qui aura probablement lieu.

Ainsi voilà qui est convenu et bien établi.

Il ne reste plus à nos correspondants qu'à se mettre à l'œuvre, et à activer le zèle de nos amis communs.

Le bulletin est non seulement une publication de propagande, mais un journal dans lequel chaque membre de l'Union peut, comme nous l'avons déjà dit dans le No 8, réclamer en faveur de ses droits lésés, faire entendre ses plaintes, exposer ses griefs, tonner enfin contre les abus et les injustices dont lui ou les siens auraient été victimes.

**AUX MEMBRES**

De la Section Française de l'Internationale.

New-York 1er Décembre 1870.  
Citoyens,

La section Française de l'Association Internationale des Travailleurs, dans sa séance du Mercredi 30 Novembre, a décidé qu'à partir

de ce jour, elle se réunira deux fois par mois, le premier et le troisième dimanche, à 9 heures du matin, au No. 100 Prince street.

Dans les circonstances où nous nous trouvons, il est urgent, indispensable, citoyens, que nous redoublions tous d'efforts et de dévouement.

Les membres de la Section Française ne peuvent pas rester en arrière de leurs frères d'autres nationalités, et nous comptons, citoyens, dans l'intérêt de la cause que nous défendons tous, celle de la justice, de la liberté et du travail, que vous assisterez régulièrement aux réunions de la Section.

La prochaine réunion aura lieu le 18 de ce mois. Nous avons à statuer sur des propositions de la plus grande importance, et la présence de tous les membres est absolument nécessaire.

Pour le Comité,  
T. MILLOT.  
H. CHARNIER. } Secrétaire.

**CE BON Mr. de BISMARCK.**

Aujourd'hui l'ennemi est aux portes, ce n'est guère le moment de récriminer.

Mais quand la France aura donné son coup de cimeter et nettoyé le sol de la république, l'heure viendra de faire rendre leurs comptes aux misérables qui, par leur criminelle impéritie, ont ruiné la nation pour un demi siècle, et fait couler le plus pur de son sang.

Fanfarons, vantards, pillards, poltrons et niais par-dessus le marché, telle est la juste biographie des habiles que Mr. Bonaparte avait attelés au timon du char de l'état.

En termes pris dans le vocabulaire qu'ils doivent comprendre, dans l'argot de la jeune France impériale, ils se sont laissés rouler par Mr. de Bismark.

Ah! celui-là, par exemple est un malin, un vrai malin, et la preuve n'est pas difficile à fournir. Aussi est-il heureux, heureux comme trente mille Prussiens en Champagne; vraiment il n'est pas juste qu'un homme ait tant de bonheur, et à la place de ce grand ministre, nous ferions comme cet insensé qui jeta un jour à la mer un bijou de grand prix pour que la fortune ne lui fit pas payer plus cher ses faveurs.

Il pourrait donc bien arriver quelque grand malheur à l'illustre ministre s'il ne suit pas ce conseil, mais en attendant il est l'homme le plus fortuné qui fut onques.

D'abord, la nature l'a doué d'une faculté assez précieuse pour un homme d'Etat, faculté qu'elle a refusée aux aimables Rouher, Ollivier et autres Benedetti, celle de voir ce qu'il y a de mieux à faire pour le grandeur de son pays; puis quand il a vu ce qu'il y a de mieux à faire, il sait employer, pour arriver à son but, des moyens si habiles qu'il obtient le silence, l'inaction et quelquefois même — ce qui est plus fort encore — l'assentiment de ceux à qui il a l'intention de nuire.

Et il ne fait pas ses grands coups dans l'ombre comme les vulgaires hommes d'état; il les fait en plein soleil, aux yeux et avec l'approbation tacite, pour le moins, de ceux qu'il veut frapper.

Puis quand ses grands coups sont faits, — c'est là le suprême du genre, — il réussit à se faire applaudir par ses victimes.

Savez-vous — je le dis l'amertume et la rage au cœur — qu'il y a gros à parler en ce moment que M. de Bismark pourrait bien entrer dans Paris sous un arc de triomphe élevé par les mains de ceux qui, pour sauver leur caisse et leur peau, sont toujours prêts à bien accueillir nos amis les ennemis.

Pourquoi pas? Après Sedan. Metz. Après Metz. Paris.

Après Bonaparte. Bazaine. Après Bazaine. Pourquoi pas? Tel empereur tels vassaux. Mais quittons un instant l'actualité qui nous met trop de rage au cœur et trop de rouge au front, pour reprendre notre petite analyse des hauts-faits de ce bon

M. de Bismark.

En 1866, M. de Bismark dit au gouvernement français: "J'ai envie d'attaquer l'Autriche, qu'en pensez-vous?" — "Cela me va, répond le gouvernement français, attaquez l'Autriche."

Et l'Autriche est battue à Sadowa, et la France aussi par-dessus le marché est battue à Sadowa. Il semblerait donc naturel que le gouvernement de César III ne fût pas content; c'est assurément ce qui serait arrivé à un ministre moins heureux que M. de Bismark. Mais le ministre d'Etat de France prouva clairement au Corps législatif que la victoire de Sadowa, en divisant l'Allemagne en trois tronçons, affaiblissait et fortifiait nécessairement la France.

La théorie des trois tronçons a dû faire bien rire cet heureux, ce bon M. de Bismark.

Mais par exemple, ce qui a dû le faire encore plus rire — en attendant que les grands triomphes de son roi lui dilataient la rate à en crever — c'est ce qui a été dit dans les derniers jours de l'Empire à la Chambre des Députés, à propos de l'interpellation sur le chemin de fer du Saint-Gothard.

Tout le monde, excepté Bonaparte, Ollivier, Chevandier de Valdrôme et autres pantins impériaux, tout le monde comprenait le double but de M. de Bismark en perçant le Saint-Gothard.

Il voulait d'abord, ce digne homme, que la Prusse pût, par-dessus les Alpes, tendre sa main gantée de fer à l'Italie. *Secundo*, — comme disent les notaires dans les contrats de mariages, — il voulait que l'Allemagne profitât du percement de l'isthme de Suez pour que, du midi de l'Italie, toutes les marchandises de transit en destination de l'Angleterre, de la Hollande, de la Belgique et même d'une partie des départements du Nord de la France, passassent par la vallée du Rhin.

Chantez, chantez petits Français:

Nous l'avons en votre Rhin allemand

chantez et payez!

Cette grande entreprise, le grand ministre de Prusse ne l'a point préparée dans l'ombre et le mystère. Un traité a été conclu en 1869 entre la Prusse, l'Italie et la Suisse, et ce traité le naïf gouvernement français ne l'a certainement pas ignoré.

Devant les conséquences du percement du Saint-Gothard, conséquences que tout le monde prévoyait, il semblait tout naturel que le susdit naïf gouvernement français ne fût pas content.

Allons donc! Ce serait bien méconnaître l'illustre époux de Phénoie d'Amiens (rien d'Orléans, s'il vous plaît). Il était enchanté et le pasteur Ollivier, le débitant d'idylles sonnifères, modulait sa joie sur ses innocents pipeaux.

Son excellence le ministre des Affaires Etrangères, un autre malin de la bande à Cartouche... pardon! nous voulions dire Bonaparte, affirmait aux députés issus des mauvais lieux où se bécotaient les candidatures officielles, que la neutralité de la Suisse n'était pas compromise, attendu qu'elle était formellement stipulée dans le traité. La belle raison en vérité!

Est-ce que les traités ont quelque puissance quand ils gênent? On les met dans sa poche et on s'assoit dessus.

Demandez aujourd'hui à la Russie ce qu'elle pense du traité de Paris et de la neutralisation de la mer Noire? Vous verrez un peu ce que Son Excellence Monseigneur Gortschakoff vous répondra!

Les traités!...

Ah! le bon billet qu'a La Châtre!...

"Les Suisses se défendraient, a dit le Bilboquet vulgairement connu sous le pseudonyme de Grammont, et au besoin — notez que la Chambre a applaudi sans rire — et au besoin nous sommes là!"

Mais cette fière déclaration est pâle à côté de celle du capitaine Fraguas surnommé Lebeuf: — "Le chemin de fer projeté longera Strasbourg, Brisach et Colmar. Il nous suffirait d'y envoyer la nuit trois ou quatre cents hommes pour le détruire de fond en comble. (mais les Prussiens, ô Lebeuf que vous étiez, vous n'y pensiez donc pas? Ah! quiconque compte sans son Prussien compte deux fois!) D'ailleurs, ajoutait cet animal qui fait honte à la race bovine, une voie ferrée n'est dangereuse que quand elle est perpendiculaire à la frontière; quand elle est parallèle, il n'y a rien à craindre."

Il paraît que les armées de ce bon M. de Bismark étaient perpendiculaires... si l'on applique aux hommes la théorie de Lebeuf sur les voies ferrées.

Nous n'avons voulu qu'esquisser en peu de mots le prologue du grand drame qui se déroule aujourd'hui.

C'est le front rouge de honte, nous le répétons, le cœur brisé de larmes, que nous relevons ces faits qui démontrent l'ineptie de ceux qui suçaient la France et qui ne l'ont abandonnée que pour la faire achever par l'étranger, pour la faire saigner aux quatre veines par

Guillaume.

Ah! Quel coup de tonnerre! Que ce bon M. de Bismark a donc bien joué son jeu! Il a soufflé sur l'empire français et en vingt-sept jours cet empire s'est écroulé.

Mais M. de Bismark a peut-être fait un faux calcul: Il a compté sur l'impérialisme de Lebeuf, Frossard, de Fally et consorts qui ont fait des merveilles de conardise; c'est bien. Il a compté sur la lâcheté du Bonaparte, c'est encore mieux. Il a entrevu dans sa haute prescience l'infamie des Bazaine et des Canrobert flaqués de nous ne savons quel immonde Coffinère. Il a compté sur la complicité d'une France pourrie, sur un appoint de sept millions de plébiscitaires prêts à prendre pour devise, celle du chef de la dynastie: *Napoléon III se rend et ne meurt pas!*

Mais là pourrait bien être la déssillusion, là pourrait bien être l'erreur.

Un souffle de liberté a passé sur la France, et la grande endormie s'est réveillée. M. de Bismark n'a pas pu rouler le pathétique Jules Favre, le renard Thiers.

Si les révolutionnaires retroussent leurs manches et ne laissent pas à la prétraille le temps et la possibilité d'enrayer l'élan patriotique et la légitime fureur vengeresse des républicains, l'habile ministre du grand roi Guillaume pourrait bien ne plus être longtemps cet honnête, cet heureux, ce bon M. de Bismark!

### L'Italie et la Papauté.

L'unité de l'Italie est faite. Rome est devenue sa capitale, et la papauté en meurt. Le pouvoir temporel du pape n'est plus.

Cette royauté cléricala va s'évanouir pour faire place à la liberté.

Rome, ce lieu de ténèbres et d'hypocrisie va devenir une ville de bon sens, de progrès et de lumières.

Où l'aumône, la paresse, la débauche étaient bénies le travail et la dignité humaine vont fleurir.

Quel exemple moralisateur pour le monde entier!

C'est le travail et la libre pensée qui vont régénérer Rome, lui redonner la santé, et faire avant peu de cette capitale, le centre de la fédération des peuples de race latine; en attendant que les peuples de races saxonnes et allemandes se préparent à la République et qu'on en fasse la capitale des Etats-Unis d'Europe.

Comme tout ce qui a un commencement doit avoir une fin, la papauté finit après avoir passé par des phases de grandeur et de décadence. Aujourd'hui la voilà personnifiée dans un vieillard; ce n'est plus une institution, c'est la caducité faite homme. Et cet homme, ce pape, quel est-il? Un vieux prêtre entêté d'idées fausses, qui a cru que lorsqu'on aurait proclamé son infailibilité, il allait reconquérir sa prépondérance politique dans le monde. Il n'a pas compris que la papauté ne répond plus à rien, quelle appartient au passé et qu'il est temps qu'elle aille rejoindre les augures des anciens.

Qui écoute la voix de cet infailible aujourd'hui? Qui suit ses enseignements et trouve supérieure sa morale? Personne, hormis les pauvres d'esprit et encore ne la suivent-ils que par intérêt.

Ce n'est pas quand l'humanité n'a plus pour critérium de certitude la révélation flanquée de la tradition arrangée pour la circonstance, que la papauté peut prétendre à diriger les nations et à leur indiquer leur politique.

Du jour où Descartes a dit qu'avant d'affirmer une doctrine on devait consulter sa raison;

Bacon, qu'il fallait auparavant observer et expérimenter;

Luther, qu'on devait interroger la voix de sa conscience;

Et les révolutionnaires, consulter, quand il y a doute, pour ce qui regarde la collectivité, la majorité et avoir son consentement; la papauté a été perdue. — Et si bien perdue que malgré tous ses efforts pour réagir aujourd'hui contre ses adversaires, c'est un roi, Victor Emmanuel, qui est chargé de son enterrement.

Un roi devenir le fossoyeur de la papauté! Qui se serait douté de cela il y a seulement quelques années?

— Et on nie le progrès!

Victor Emmanuel va-t-il le faire cet enterrement commandé par les circonstances? J'en doute!

Les rois comme les augures des anciens temps, ne se regardent jamais sans rire de l'imbécillité de leurs sujets et sans compter beaucoup sur leur patience.

Il est donc présumable qu'avant d'exécuter le pape, Victor Emmanuel essaiera de trouver un biais qui lui permette d'en ajourner ou d'en ralentir l'exécution.

La solidarité d'intérêts est si grande entre les papes et les rois qu'il leur est toujours nuisible de se chamail-

ler entre eux, et lorsque cela arrive, ils redoutent tellement de s'affaiblir aux yeux des peuples, que tout se borne à des remontrances ou à des excommunications.

Ainsi le pape veut qu'on ne dise plus de messe dans les Etats-Romains dès que le roi d'Italie sera entré au Quirinal; ne voilà-t-il pas une belle punition? — Comment répond à cette papenade Victor Emmanuel? on homme sûr de son fait. Il accorde au pape une liste civile que les Italiens paieront bien entendu, et il lui laisse comme par le passé, tous ses droits d'aubains qui entretiennent le pot au feu de la catholicité, certain que cette clef d'or est bien plus puissante que celle de St. Pierre pour lui ouvrir le cœur de Pie IX.

Pauvre vieux pontif, en être réduit à défendre la messe à Rome; et cela sans égard aux habitudes des vieilles béates romaines! Que ne s'est-il borné à écrire des lettres à Victor Emmanuel comme il en a écrit à propos de la guerre en France au roi de Prusse son hérétique ami. Elles eussent été inefficaces c'est possible, mais du moins elles n'auraient pas compromis le petit train train des pratiques religieuses, comme la suspension des messes va le faire, s'il ne se dément pas.

A propos de paix et du roi de Prusse, de quoi se mêle-t-il donc ce pape, ainsi qu'Oddo Russel, Burnside et autres imbéciles avec leurs propositions d'armistice et de paix? Qui leur demande quelque chose? Qu'ils nous la fiche la paix, eux d'abord, puisqu'ils l'aiment tant, et qu'ils se mêlent de leurs affaires! Qu'ils gardent leur philanthropie pour une meilleure occasion. Aujourd'hui il n'y a plus de paix possible, c'est la guerre générale qui est l'état normal des sociétés européennes. — Guerre au pape! guerre aux monarchies! guerre à la superstition! guerre à la tyrannie sous toutes ses formes! voilà le mot d'ordre de la Révolution.

Ce mot d'ordre, la République française doit le mettre à exécution si elle ne veut pas mentir à son passé et à son origine. — Insultée par les rois, conspuée par leurs ministres, trahie par les lâches, niée par les imbéciles, la voilà obligée de se défendre jusqu'à la mort! Vaincre ou mourir; c'est sa devise! elle s'y conformera! Espérons qu'elle sortira victorieuse de la lutte, qu'elle ne traitera qu'avec les peuples et ne reconnaîtra que les gouvernements républicains.

La guerre, dit-on, n'a de raison d'être au dix-neuvième siècle que lorsqu'elle accomplit un progrès réel pour l'humanité! Or se battre pour un roi contre un peuple, est-ce accomplir un progrès? Non! c'est le nier! Mais se battre, au contraire, pour la liberté d'un peuple contre l'ambition d'un roi, c'est faire un acte de justice. C'est affirmer le principe que les peuples s'appartiennent; c'est déclarer qu'on ne peut ni les donner, ni les prendre, ni les vendre, ni les échanger; c'est proclamer qu'ils sont maîtres de leurs destinées et qu'à eux seuls appartient le droit de régler leurs affaires comme il leur convient, même en dépit des nationalités!

Du reste ne vont-elles pas se modifier les nationalités devant la fédération des peuples européens qui point à l'horizon!

Est-ce que devant la vapeur et l'électricité, ces deux forces nouvelles, les Etats ne vont pas devenir trop petits et trop étroits pour avoir des gouvernements à part, des intérêts dynastiques à part; et faut-il que pour quelques monarches l'avènement de la République Européenne soit retardé?

Soyons donc logiques avant tout. Le progrès nous pousse, avançons! Suivons en cela l'exemple de Garibaldi. Voilà l'homme révolutionnaire par excellence. Comme lui guerroyons contre le pape, guerroyons contre les rois. Il ne se trompe pas! lui. Partout où la Liberté est menacée, il accourt, et met son épée à son service. Ne soyons plus ce peuple qui, pour ne pas rougir de sa lâcheté, après s'être laissé prendre sa liberté et son droit de faire la paix ou la guerre, s'est vanté d'être l'esclave d'un bandit, le champion du despotisme, le plébiscitaire de Péquivoque et de l'immoralité.

Allons bravement à la fédération des peuples, à la République Universelle. Avec elle plus de pape, de chefs privilégiés, d'armées prétorienne et d'espionnage; mais la liberté de penser et de se manifester, et par celle-ci une société nouvelle, avec une nouvelle morale, une nouvelle justice, je dirai même une nouvelle religion; celle de la solidarité, par exemple! car telle terre, tel ciel et la vertu de ce nouveau lien social n'aura plus pour but unique d'escalader un ciel imaginaire, mais celui de faire sinon du bien, du moins justice aux hommes!

Je suis amené à parler de justice à propos de Rome et de la papauté, cela me fait penser qu'on a été bien oublieux et bien injuste envers le grand agitateur, le grand citoyen Italien Mazzini.

Voilà un homme à qui l'Italie doit sa résurrection et son importance nationale. Eh bien! cet homme que le jour de sa délivrance, Rome aurait dû saluer le premier,

afin de l'...  
ment de...  
son, et...  
té à Vi...  
Mazzini...  
L'oub...  
du cara...  
postérie...  
la maies...  
et de so...  
Pour...  
La jo...  
vir d'ex...  
alliant...  
espéré j...  
Et c'é...  
de la tr...  
Le n...  
même d...  
Qu'el...  
plus dar...  
nous, et...  
et les ro...  
  
Quan...  
le Sud...  
que pou...  
Stewart...  
berceill...  
ainsi...  
Dans si...  
hington...  
dévastat...  
tés de n...  
lait en a...  
sentimen...  
l'une et...  
rier qu'i...  
des pleu...  
Aussi...  
dée ce m...  
Rend...  
vous voy...  
ni ch...  
inhumain...  
semblab...  
Rever...  
tré que...  
qu'on co...  
champ d...  
qu'on ve...  
de quelq...  
Qui a...  
ils décla...  
pas deux...  
Qui a...  
de paix...  
se donne...  
nements...  
dois vain...  
La q...  
bon par...  
lutte est...  
peut plu...  
fatales...  
C'est...  
Duel...  
de l'uno...  
Si la...  
sur son t...  
Si au...  
ter qu'av...  
monarch...  
Prussi...  
ples, qu...  
mez tou...  
guerre...  
monarqu...  
forcés de...  
sujets de...  
aujourd'hui...  
où les év...  
Vous...  
temps q...  
votre m...  
vous, P...  
souffran...  
plus suje...  
votre ro...  
venlent p...  
Pourqu...  
réflectir

afin de lui faire savoir qu'on avait compris le dévouement de toute sa vie, eh bien ! cet homme était en prison, et on n'a pas été le chercher, on s'en est rapporté à Victor Emmanuel, le capitaliste du travail de Mazzini, pour décider de sa liberté.

L'oubli des services rendus n'est pourtant pas le fond du caractère Italien, ni celui d'aucun peuple, car la postérité aura depuis longtemps oublié les princes de la maison de Savoie, qu'elle parlera encore de Mazzini et de son œuvre.

Pourquoi cette indifférence ?

La joie d'en avoir fini avec la papauté peut seule servir d'excuse aux Romains. Comme avec le pape s'en allaient les ténèbres et les malheurs de l'Italie, ils ont espéré justice même de l'inconnu.

Et c'est là, selon moi, le symbole le plus éclatant de la transformation du vieux monde.

Le monde a tellement soif de justice qu'il l'attend même de ceux qui ne pensent pas comme nous.

Quelle venue donc éclairer la terre, qu'elle ne soit plus dans le ciel, mais dans l'humanité, dans chacun de nous, et nous en aurons fini à tout jamais avec les papes et les rois.

**Les Fins Politiques.**

Quand en 1860 la guerre a éclaté entre le Nord et le Sud, tous les grands politiques croyaient n'en avoir que pour quelques jours. Dans six semaines disait Stewart, ces orgueilleux du Sud seront rentrés au bercail; ils comprendront que c'est leur intérêt d'agir ainsi, — il jugera la situation en Carthaginois. — Dans six semaines disait Davis, nous aurons mis Washington dans un cercle de fer et de feu si solide et si dévastateur, que ces grands marchands seront enchantés de nous reconnaître pour leurs maîtres, — il parlait en aristocrate; — et comme tous les deux représentaient assez bien l'esprit de leurs compatriotes dans l'une et l'autre partie de l'Union, il y avait mille à parier qu'il n'y avait aux Etats-Unis que des vantards et des pleutres.

Aussi, de quelle pluie de conseils n'a-t-on pas inondé ce malheureux peuple pendant près de deux ans.

Rendez-vous disait-on au Nord après Bull-Run; vous voyez bien que vous n'êtes pas de force, vous n'avez ni chefs, ni officiers capables, vraiment il faut être inhumain pour vouloir continuer la guerre dans de semblables conditions.

Revenez, disait-on au Sud après qu'on leur eût montré que les meilleurs chefs militaires n'étaient pas ceux qu'on connaissait, mais ceux qui le devenaient sur le champ de bataille; n'est-ce pas de la folie de vouloir qu'on vous ruine et vous anéantisse pour le bénéfice de quelques planteurs.

Qui a vu juste? Ce ne sont pas les fins politiques; ils déclaraient que la durée de la guerre ne dépasserait pas deux mois et elle a duré cinq années.

Qui a-t-on écouté? Ce ne sont pas les négociateurs de paix, espèce de crétiens qui contraient partout pour se donner quelque importance, mais la logique des événements, qui disait au peuple des Etats-Unis: Tu dois vaincre ou consentir à n'être rien!

La question est la même pour la France; à quoi bon parler de paix aujourd'hui? c'est trop tard, la lutte est engagée, lutte à mort, depuis Sedan rien ne peut plus intervenir pour en changer les conséquences fatales.

C'est la République aux prises avec la monarchie. Duel terrible, qui emporte avec lui l'annéantissement de l'une ou de l'autre.

Si la République traite tant que l'ennemi aura pied sur son territoire, la République est morte.

Si au contraire elle ne veut reconnaître et ne traiter qu'avec les peuples délivrés de leurs rois, c'est la monarchie qui a fait son temps.

Prussiens et Français, vous vous valez comme peuples, quoiqu'ayant des aptitudes différentes; vous aimez tous deux la liberté, tous deux vous détestez la guerre; mais par votre imbécillité à vous donner à vos monarchies ou à les suivre, vous en êtes arrivés à être forcés de vous exterminer, pour savoir d'abord si les sujets de celui-ci appartiendraient à celui-là, et aujourd'hui, pour vous dégrader de Pimpasse sanglante où les événements vous ont précipités.

Vous êtes à plaindre tous deux, car aussi longtemps que les Français auront à se défendre contre votre monarchie, ils seront sans pitié pour vous; et vous, Prussiens, vous serez sans égard pour leurs souffrances, ne pouvant comprendre qu'ils ne sont plus sujets, et qu'ils n'ont pas le droit de donner à votre roi des peuples qui s'appartiennent et qui n'en veulent pas.

Pourquoi la lutte ne permet-elle pas aux soldats de réfléchir sur le sacrifice inutile que leurs monarchies

exigent d'eux? La guerre serait tôt finie! Mais, non! comme si l'homme était un animal de combat, il se plait dans l'orgueil et dans la destruction! C'est si beau d'écraser son semblable!...

Puisque le sort en est jeté, que la fatalité prononcée donc, et s'il y a une justice sur la terre, soyons certains que les monarchies seront condamnées!

**La République seule est possible.**

Les Espagnols, ces grenouilles monarchiques, ont enfin passé le Rubicon. A force de demander un roi à tous les souverains d'Europe, on a fini par leur en lâcher un!

Va-t-il être grue ou soliveau?

L'un et l'autre probablement.

Pauvres espagnols, c'était bien la peine d'attendre si longtemps, puisque pour vous gouverner il vous suffisait d'avoir un jeune homme inexpérimenté, et qui ne sait rien de l'Espagne.

Le premier imbécile venu eût fait votre affaire aussi bien que lui, et vous eussiez économisé beaucoup de peines et beaucoup de temps, en l'allant prendre chaque matin et en le reconduisant chaque soir dans une maison de lunatiques d'où vous l'auriez tiré.

O vous Py Margall, Orense, Castelar et autres amis des peuples, comme la honte a dû vous monter au visage d'appartenir à une assemblée qui n'a su que se donner un roi pour maître, et encore au moment suprême où la nation française sœur de la vôtre, lutte à mort contre la monarchie pour le salut de son indépendance et de la République des Peuples.

Comme cette trahison a dû vous navrer et vous faire prendre en pitié les malheureux espagnols qui ont choisi de semblables cortès.

Vous voilà comme nous au 10 Décembre 1848, lorsque la France se réjouissait d'avoir trouvé son futur empereur. Nous savions que son choix signifiait abaissement, servilisme, crime et misère; nous l'avertissions de ce danger; nous voulions lui épargner cette dernière humiliation. — Ce fut en vain. Casandre cette fille immortelle de Priam s'était faite minorité. — On ne nous crût pas. Les espagnols en voient aujourd'hui les conséquences. — Puisse le même châtiement ne pas leur être réservé!

Maintenant, les cortès ont-ils le droit de donner un roi à l'Espagne? voilà la question à l'ordre du jour.

Tous les jeunes espagnols feront bien d'y songer et de demander aux cortès si lorsqu'ils seront arrivés à l'âge d'être électeurs, ils auront le droit d'être comme ceux d'aujourd'hui un gouvernement de leur choix.

Si nos pères, doit dire la jeune Espagne, ont eu le droit de choisir la forme de gouvernement qui leur plaisait le mieux, nous devons en avoir le droit aussi. Il serait souverainement injuste et par conséquent impossible que nos pères aient eu des droits que nous, une fois arrivés à l'âge d'électeurs, nous n'ayons pas comme eux, vu qu'il n'y a pas de droit contre le droit, et qu'en politique la majorité d'aujourd'hui ne peut pas lier la majorité de demain.

Si ce principe de la souveraineté du peuple est vrai en ce qui concerne la collectivité, et il est vrai! un peuple ne peut que choisir une forme de gouvernement qui ait la mobilité pour base.

Le monarque est immuable une fois couronné, lui et les siens doivent l'être pour toujours; donc la monarchie est condamnée.

La République seule est possible et de droit naturel.

Les cortès plus coquins que bêtes l'ont parfaitement senti, mais comme ils sont vieux et riches ils n'ont eu qu'une pensée: finir leur misérable vie le plus paisiblement possible. Pour eux le roi assumera sur lui tous leurs soucis. — Avant dix ans l'Espagne sera en révolution et en feu, mais cela ne les touche guère, la plupart d'entr'eux seront morts, — après eux la fin du monde!

Ceux qui seront alors vivants, s'en tireront comme ils pourront.

**L'Association Internationale des Travailleurs.**

**Son But, sa Théorie, son Organisation.**

L'Association Internationale des Travailleurs, créée il y a peu d'années, est appelée à jouer un rôle des plus importants dans les événements qui vont se dérouler sous nos yeux. Il est donc aussi opportun qu'intéressant de faire connaître brièvement et clairement son caractère, son but, son histoire.

Fonder une pareille Association était une œuvre hé-

rissée de difficultés. C'était presque une affaire désespérée. Il y avait à vaincre d'abord, les antipathies nationales si vives en Europe; ensuite, tâche bien plus ardue, il fallait terrasser tous les préjugés que les travailleurs doivent à leur ignorance, malheureusement bien générale encore.

Pour entreprendre une pareille œuvre, pour la réaliser, il fallait un homme qui connût parfaitement la race Latine et à qui un long séjour parmi elle, eût rendu familières ses mœurs et ses tendances. Il devait également connaître à fond la race Germanique et tout ce qui constitue son caractère et son originalité. Ce n'est pas tout. Il fallait un homme ayant fait une étude approfondie et complète de l'histoire et de l'économie politique. Enfin il fallait un homme qui, par ses convictions radicales et surtout sincères, fût sans réserve dévoué à la cause de la démocratie dans son expression la plus universelle.

Cet homme a été Charles Marx, une des intelligences les plus éminentes de l'école révolutionnaire Allemande. Il était déjà chef de parti en 1848.

Les Réformateurs et les apôtres du Socialisme en France, se rattachent tous, plus ou moins, à l'une ou à l'autre des diverses sectes communautaires représentées par Babeuf, Cabet, Saint-Simon ou Fourier.

Dans ces divers systèmes, on tient peu compte de la liberté de l'individu, et presque pas du gouvernement du peuple par le peuple, ce que l'Anglais appelle le *self-government*.

Tout le bien que ces réformateurs promettent doit venir d'en haut. Les principales fonctions sociales appartiennent à une autorité centrale et presque toute-puissante.

Les réformateurs Anglais ont fait une bien plus large part à l'esprit d'initiative de l'individu, mais en faisant aussi large que possible la part de la liberté, ils ont considérablement circonscrit celle de l'égalité. Puis il n'y a parmi eux ni systèmes bien définis, ni unité d'idées, ni point de départ et de but communs, en un mot, pas de synthèse. Tout ce qu'ils ont produit jusqu'à ces dernières années, a été les Unions de Métiers, *Trades Unions*; celles-ci, en réalité, ne luttent que pour leurs intérêts actuels et elles agissent au jour le jour pour ainsi dire. Cependant on ne peut méconnaître qu'elles aient rendu de grands services.

à suivre.

**Le Philosophe**

DE LA TRIBUNE.

Horace Greeley, du journal *The Tribune*, a déclaré dans un temps qu'on ne pouvait vendre, ni donner, ni même échanger un noir, parce qu'un noir est un homme; et en cela il a eu parfaitement raison.

Comment se fait-il qu'à la veille des élections où sa candidature a été en jeu, il ait reconnu à un gouvernement le droit de vendre, de céder et de donner des millions d'hommes, serait-ce parce qu'ils sont blancs et parlent la langue de ses électeurs allemands?

Depuis quand les hommes ne sont-ils pour lui que des animaux?

Est-ce qu'aux yeux de ce triste philosophe, les peuples ne seraient plus les maîtres de leurs destinées, mais des esclaves obligés de se ranger sous la férule d'un despote qui les abhorrent.

Hélas, aux Etats-Unis où les institutions sont en quelque sorte irréprochables, on ne comprend pas qu'il y ait des écrivains si réputés et ayant si peu de jugement.

Mr. Greeley est incapable de s'élever à la hauteur d'un principe, et d'avoir la plus petite notion du droit des gens.

Comprendre que la République est la forme sociale naturelle d'un peuple qui veut se manifester, et que ce peuple, par cette raison, ne veut pas, ne peut pas se donner un roi, c'est cependant bien aisé!

**NOS PERES.**

Voici quatre sonnets magnifiques et tout empreints d'actualité, que nous empruntons au splendide poème *Héroïsme* que vient de publier notre co-régionnaire, le citoyen Armand Silvestre:

O gloire des soldats mourant dans les batailles,  
Seule gloire restée et qui tente l'effort,  
Je l'envie à qui meurt pour le droit du moins fort,  
Et mon âme te suit parmi les funérailles.

Prêt d'oublier l'horreur de ces grands champs de mort,  
Où le vol des chevaux disperse vos entrailles;  
Où couchés sous le vent des lointaines mitrailles,  
Vous reposez en paix, meurtris sans remord;  
Je pense que, du moins, sensis, au temps où nous sommes  
L'instinct du sacrifice a fait de vous des hommes; mes,  
Qu'insoucieux du but, du devoir convaincus,  
Vous le servez quand même et d'une âme aguerrie;  
O gloire de tous ceux qu'a pleurés la patrie,  
Je l'envie à qui meurt pour le droit des vaincus!

II

Alors je pense au temps où, d'un bond héroïque,  
Des enfants de seize ans, sous leurs fusils ployés,  
Couraient à la frontière et déchiraient leurs pieds  
Aux chemins, en criant: Vive la République!  
Quand le courage était une vertu civique  
A ce peuple naissant de martyrs oubliés,  
Quand de leur propre sang les fils multipliés,  
France, te saluaient comme une mère antique,  
Et, légitime orgueil de ta fécondité,  
Tombaient en s'écriant: Vive la liberté!  
— Apprenons à nos fils la gloire de nos pères,  
De leur nom plus encore que du nôtre jaloux:  
Si grands que vous soyez, ô soldats, ô mes frères,  
Ceux qui mouraient alors étaient plus grands que vous!

III

Immuable splendeur du Beau! Gloire du Juste!  
Derniers autels de ceux qu'on trahis leurs autels!  
Vous gardez, comme on garde un héritage auguste,  
Le secret de la mort qui nous fait immortels.  
Ainsi qu'aux fûts du bronze une image d'incruste,  
Des âges ont passé que vos sceaux éternels [ buste  
Ont marqués, pour le Temps, d'une empreinte ro-  
Et que notre mémoire a rendu solennels;  
Des âges où la force, éprise de lumière,  
Demandait à l'esprit son ennoblement;  
Où la pensée était l'âme du dévouement,  
Où la Patrie était, dans tout cœur, tout entière,  
Où vingt ans reliaient la tombe et le berceau  
Par un sillon de gloire, et se nommaient: Marceau!

IV

Les Titans sont tombés: — Dans l'air silencieux  
Leur sang pur monte encore et comme une fumée,  
Emporte dans les cieux leur âme consumée  
Des rêves éternels qu'ils avaient pris aux cieux.  
La Terre, maternelle aux cœurs andacioux,  
Sur ses enfants meurtris lentement s'est fermée:  
Mais, pour longtemps tari, son front capricieux  
Tira de leur sémence une race pygmée,  
Du corps de ces lions un peuple de fourmis;  
Et nous n'osons nommer nos pères endormis,  
Plus près d'être des dieux que nous d'être des hommes!  
Et nous trainons si bas leur souvenir puissant  
Qu'à nous le voir porter on ne sait si nous sommes  
Les vers de leurs tombeaux ou les fils de leur sang.

ce que

LA FRANCE  
SOIT D'UNE  
AUX ALLEMANDS.

I

O France! ô mon pays, berceau de mes amours,  
Sol dont tous les enfants ont appris à toujours  
T'aimer et te servir. Terre de la lumière,  
Forme sur les Teutons ta porte libre et fière.  
Dis aux envahisseurs, dis à ces Huus nouveaux  
Qu'il n'est pour l'ennemi chez nous, que des tombeaux.  
Dis leur qu'un Brandebourg n'est pas la Germanie  
Et que, si l'Allemagne a le droit d'être unie  
C'est sous la Liberté, — non sous un souverain  
Qui sur elle étendrait une verge d'airain  
Et qui, fier de succès amenés par surprise  
Ferait à son génie honneur de l'entrepris.  
Dis leur qu'il est passé cet âge féodal  
Où le blason fut tout et le travail vassal.  
Dis leur que l'Ouvrier a posé son paraphe  
Sur l'acte constatant l'ère du télégraphe,  
Qui sous l'onde et dans l'air abrégant les chemins  
Ne fait plus qu'un fleuve de tous les cœurs humains.  
Dis leur que désormais tous les hommes sont frères  
Sans rechercher jamais, sur les deux hémisphères,  
Quel rayon de soleil a doré leur berceau  
Ni quel rayon de lune argente leur tombeau.  
O fille des grands jours de l'an quatre-vingt-treize,  
Dis leur: l'heure a sonné! Chantez la-Marseillaise!

Et courez sus aux rois, vos plus grands ennemis;  
Donnons-nous tous la main et soyons tous unis!  
Dieu n'a fait ici bas aucune des barrières  
Que, mettant entre nous, nous nommons des frontières.  
Le soleil tour à tour éclaire nos vallons, [res;  
Echauffe nos guérets, féconde nos sillons,  
Régout nos foyers, et sous nos humbles chaumes  
Fait grandir nos enfants et tomber les royaumes.

II

Quel vieillard, aujourd'hui, n'est pas devant les yeux  
Un monarque déchu du droit de ses ayeux?  
Quel peuple n'a pas vu, sur la terre étrangère  
Quelque roi déposé, quelque reine légère [jours  
Traînant comme un lincoln la pourpre des grands  
Et mettant à l'Encau son sceptre ou ses atours?  
Et vous seriez encore, fils de la Germanie,  
Atteints de ce vieux mal: la Monarcho-manie?  
Des rois, des ducs régnaient, l'empereur Autrichien  
Tombés à Sadowa, ne vous disent-ils rien?  
Notre lâche Empereur vous rendant son épée  
Du sang du Deux-Décembre encore toute trempée,  
Sont-ce pas là des faits d'un haut enseignement?  
Ne voyez-vous donc pas qu'est venu le moment  
De secouer le joug, de renvoyer vos princes,  
De crier: "Liberté!" dans toutes vos provinces,  
De ne verser le sang que de vos oppresseurs  
Et de vous joindre à nous—Les Nations sont sœurs.—  
Alors, pour le succès de la chose publique,  
Nous dirons de concert: VIVE LA REPUBLIQUE!

III

Quand le sceptre échappa des mains des Empereurs,  
Rome ne tomba point; mais deux grandes erreurs,  
— Le Pouvoir de la force et le vieux Faganisme —  
Tombèrent sur l'Autel du pur Christianisme.  
Le VERBE avait assez de force, dès ce temps,  
Pour condamner la guerre et braver ses Autans;  
Le glaive du guerrier fit place à LA PAROLE  
Et pour rester debout, Rome changea de rôle!  
LA VILLE de nos jours, — le Paris immortel  
Ne peut tomber non plus, car, c'est le grand Autel  
Où l'on offre l'encens à la Liberté sainte  
Et les rois ne pourront violer son enceinte.  
Paris a le devoir de porter le flambeau;  
Qui doit illuminer tout un monde nouveau  
Et, n'ayant pas encore accompli cette tâche,  
Il ne craint ni le feu, ni le plomb, ni la hache!  
Il faut que jusqu'au bout il marche devant lui  
Et quand le jour sacré sur la terre aura lui,  
Les peuples animés d'une ardeur fraternelle  
Feront de ses saints murs; la Mecque universelle!

CONVOCATION.

La Section française de l'Association internationale des Travailleurs se réunit le 1er et le 3ème Dimanche de chaque mois, à 9 heures du matin, au numéro 100, Prince street.

REUNIONS.

A New-York

La première section se réunit le premier et le troisième mercredi de chaque mois, à huit heures du soir, 100, Prince street.  
La deuxième section se réunit le second et le quatrième mercredi de chaque mois, à huit heures du soir.  
La réunion de nos deux sections se tient le second dimanche de chaque mois, à neuf heures du matin, au 100, Prince street.  
Le Comité chargé de la publication du Bulletin, se renouvelant à tour de rôle, se réunit le premier et le second vendredi de chaque mois, à huit heures du soir, dans ses bureaux, 135, Wooster street, où tout ce qui concerne la rédaction et la publication du Bulletin de l'Union Républicaine de Langue Française, doit être adressé.

TABLE.

des seize numéros de la première année.

No. 1. A nos Lecteurs. Les Principes de la Société.	Sur la Libre Pensée Banquet du 22 Sept. Du Travail. La République ne peut vivre que dans un milieu adéquat à son esprit.
La Fondation et le But de l'Union Républicaine. Elections de son Comité central. Sur le groupement des forces de la Démocratie. Qu'est-ce que le Socialisme.	La Révolution pacifique est-elle possible. No. 2. Elections des Comités. Résolutions relatives aux Cubains et aux écoles

publiques.  
Le Contre-Concile de Naples.

La vraie Révolution.  
De l'Instruction.  
Le Salarial.  
Artisan et salarié.  
Le Serment.  
Epître à nos amis.  
Correspondances et élections.

Polémique Sociale.  
Fantaisie sur le respect.  
No. 3.  
Travaux des Sections de New-York.  
Education.  
Coopération.  
Concile.

No. 4.  
Le 21 Février.  
Elections.  
Procès verbal de la 1re section.  
Les journalistes de New-York.  
La Bourgeoisie.  
Le 21 Janvier.

De la Révolution sociale  
Résolutions en faveur de Stanton et contre Pierre Bonaparte.  
No. 5.  
Célébration de l'anniversaire du 24 Février, discours des Cit. Villa, Cortambert, A. J. Leroux, Labiaux, Faider, Orsini, Pelletier et autres.  
Banquet de Chicago.  
Des salariés de l'Etat.  
Mort de Jules Loiseau d'Herzen.

No. 6.  
Célébration du 24 Fév. à St Louis, discours des Cit. Pelletier, Cortambert, Danna, Raspaill, Barbès, Louis Blanc, et autres.  
No. 7.  
Une opération sociale.  
De l'Education.  
Les conséquences de l'impunité.  
L'Union des Travailleurs.

L'Aristocratie.  
De l'homogénéité de la France.  
Budget de l'Union.  
No. 8.  
Imprimerie et Journal.  
De l'éducation des Adultes.  
Le Capital et les Capitalistes.

Une réception de la 1re Section.  
Le Cauchemar de Bonaparte.  
Sur le plébiscite.  
Adresse.  
L'Union Républicaine de Chicago.  
Mélanges.

No. 9.  
Association Internationale des Travailleurs.  
Les sociétés de Résistance.  
La Bourgeoisie devant la Révolution Sociale.  
L'Arbeiter Union.  
Banquet de Newark.  
Mélanges.

No. 10.  
Individualisme et Collectivité.  
Déclaration de Principe.  
De la Sect. de St Louis.  
Association des Travailleurs.  
De l'Internationale.  
Section de Paterson.

Section de New-York.  
Mélanges.  
No. 11.

Le 14 Juillet.  
Organisation de l'atelier.  
Contrat entre la Société et les Travailleurs.  
La traite des Jaunes.  
La terre en Amérique.  
La lutte et l'Organisation.

De la Monnaie et du Crédit.  
La guerre sociale.  
Questions au Congrès.  
Question aux Ouvriers.  
Communication de la 3me section de New-York.  
Mélanges.

No. 12.  
La 3me Section.  
Les droits Civils et Politiques.  
La guerre sociale.  
La baisse des salaires.  
Les Coalitions.  
Faute d'un roi.  
Variétés: l'Homme.  
Le Complot.  
Le 14 Juillet.

Communications des sections.  
Mélanges.  
No. 13.  
Résolutions contre la guerre entre la France et la Prusse.  
Le 14 Juillet.  
Vive la paix.  
La Guerre.  
Que se passe-t-il en France.

Le Travail.  
Les Fonctionnaires publics.  
Variétés: La Société.  
Communications.  
Mélanges.  
No. 14.  
La Guerre.  
La loi des Majorités.  
La Morale et l'Economie politique.

Le Luxe.  
Distribution de la Richesse.  
La Royauté.  
Que se passe-t-il en France  
Aux Français de Californie.  
Banquet de Newark.  
Mélanges.

No. 15.  
Aux Insulteurs Bonapartistes.  
La Guerre.  
L'Expiation.  
Appel à la conciliation par le Cit Lafuz de San-Francisco.  
Que se passe-t-il dans l'Amérique du Sud.  
Le Gouvernement.  
Mon Opinion.  
Communications.  
Mélanges.

No. 16.  
Aux membres de l'Union Républicaine.  
Aux membres de la sect. franc. de l'Internationale.  
Ce bon M. de Bismark.  
L'Italie et la Papauté.  
Les fins Politiques.  
La République seule est possible.

De l'Internationale.  
Le Philosophe du *The Tribune*.  
Nos Pères.  
Ce que la France doit dire aux Allemands  
Table.

Fin de la 1re série